

## Un Diable Bleu niçois

De nombreux niçois ont servi dans les bataillons de chasseurs alpins durant la première guerre mondiale. Le souvenir de l'enfer qu'ils ont vécu est toujours présent dans les mémoires familiales. Les récits, les courriers, les journaux intimes, les photographies, les objets précieusement conservés constituent les éléments d'un patrimoine historique qui nous émeut profondément.

Marcel Proust, dans un appartement du boulevard Haussmann saisissait le siècle finissant ; Pierre Comba, à l'autre bout de la France, brossait les manœuvres des chasseurs alpins du 22<sup>ème</sup> bataillon près des ors et des fêtes d'une Riviera qui recevait les têtes couronnées. L'Europe s'acheminait aveuglément vers un précipice : un abîme plus profond et éminemment plus ample que les gorges de la Vésubie où nos barbets avaient créé la légende du Saut des Français.

Les progrès de la métallurgie, à travers l'élaboration de l'acier et sa transformation par les machines-outils, autorisait la production industrielle d'armes de plus en plus destructrices. La fonction parabolique, appliquée à la trajectoire des corps soumis à l'attraction de la pesanteur terrestre, permettait aux artilleurs de maîtriser le tir des obus. L'utilisation de la conscription par les nations européennes, à l'instar de ce qu'avait initié la Révolution Française, avait donné naissance à de très grandes armées. De nombreux éléments convergeaient pour qu'une nouvelle guerre, dans la continuité des conflits vécus par nos ancêtres depuis Charles Quint, ne soit pas un combat en dentelles mais un abominable choc peuple contre peuple.

Le comté de Nice a été épargné mais ses enfants ont défendu la patrie dans les différents corps de l'armée française et plus particulièrement, à cause de leur lieu de naissance, dans les chasseurs alpins. C'est dans ces bataillons que mes deux grands-pères ont servi. De mon grand-père paternel, Joseph Maria que j'ai peu fréquenté, je conserve en mémoire la mimique qu'il affichait en racontant le mitraillage, par un avion allemand, du train de camions qui menait son bataillon au front.

« Il ricanait ! Je voyais le pilote ricaner lorsqu'il revenait sur nous pour nous mitrailler. »

Mon grand-père maternel Valentin Bessi avec lequel j'ai passé une partie de mon enfance a imprimé ma mémoire de cette inimaginable vie dans les tranchées de la Somme, du chemin des Dames, du front Italo-Autrichien. Un pastel que Pierre Comba avait dédié à mon arrière-grand-père maternel, André Barnoin, a été la première image qui a concrétisé, pour moi, Valentin Bessi en 1914 dans la forêt vosgienne. Il était accroché à une cloison du logement où nous vivions, au numéro 7 de la rue Bonaparte, en face du palais Laurenti où le général avait séjourné durant la campagne d'Italie. L'appartement que mes grands-parents occupaient au 3<sup>ème</sup> étage de cet immeuble possédait comme point d'eau un unique robinet à l'évier de la cuisine mais offrait, côté sud, une grande terrasse d'où l'on découvrait la place du Pin et l'enfilade de la rue Bonaparte jusqu'à la place Max Barrel. Mon grand-père Valentin et son épouse Madeleine s'y installaient les soirs d'été pour profiter de l'air qui court entre les collines et la mer. Valentin, dans la magie de la nuit niçoise, racontait des histoires qui ennuyaient ma grand-mère pour les avoir de trop nombreuses fois entendues mais qui captaient entièrement mon attention d'enfant : son périple à travers les bombardements, les gaz, la mitraille.

Après deux années de service militaire dans la 15<sup>ème</sup> section des commis d'administration du XV<sup>e</sup> corps d'armée, Valentin est retourné à la vie civile le 25 septembre 1912. Le tocsin sonné par les églises niçoises, le 1<sup>er</sup> août 1914, l'a rappelé sous les drapeaux. La déclaration de guerre allemande du 3 août l'a contraint à coiffer la grande tarte noire et à enfiler la vareuse-dolman modèle 1891 avec son col rabattu marqué du chiffre 13. C'est au sein des 1700 hommes du 13<sup>ème</sup> BCA (bataillon de chasseurs alpins) de Chambéry qu'il a été incorporé pour aller à la bataille.

Les 31 bataillons d'actives qui étaient immédiatement opérationnels ont été envoyés très tôt au combat : le 13<sup>ème</sup> avec le 11<sup>ème</sup> et le 22<sup>ème</sup> ont été lancés à la reconquête de l'Alsace. « Composés d'hommes de petite taille, très vifs et excellents tireurs », les chasseurs alpins ont été utilisés comme tirailleurs en avant de l'infanterie. Cette troupe d'élite a été envoyée sur les parties les plus dures du front, là où il fallait conquérir ou résister coûte que coûte.

Arrivés à Gérardmer le 14 août, les chasseurs du 13<sup>ème</sup> ont progressé vers le col de la Schlucht puis Munster, le 18 août, où le bataillon a connu ses premières pertes. La violente contre-attaque allemande en Alsace les a contraint à reculer sur les contreforts des Vosges : le col du Bonhomme, Mandray, la Croix-aux-Mines où le bataillon a perdu 182 hommes. Ils ont tenu tête durant l'année 1915 sur les crêtes boisées des Vosges et c'est au cœur de ces combats que les Allemands leur ont donné le surnom de *Schwarze Teufel*, *Diable Noir* qui deviendra *Diable Bleu* en langue française. Certaines actions héroïques, comme l'histoire d'un caporal qui a capturé à lui seul une centaine d'ennemis, sont entrés dans la légende.

Le 13<sup>ème</sup> BCA a été, en 1916, engagé dans l'offensive de la Somme aux côtés des Anglais. C'est dans la sanglante bataille de Sailly-Saillisel, le 7 novembre 1916, que la montre gousset que mon grand-père portait sous sa vareuse a dévié la balle d'un tirailleur bavarois et lui a sauvé la vie. Valentin, avant de mourir, m'a légué cette montre qui lui a servi de bouclier, précieux témoignage matériel que je conserve avec émotion.

Les chasseurs du 13<sup>ème</sup> BCA, durant l'année 1917, se sont battus au chemin-des-Dames puis sur le front Italo-Autrichien pour se porter au secours de leurs homologues italiens, les Alpini, démoralisés après le désastre de Caporetto. Ils ont retrouvé, en 1918, le territoire national pour contrer une offensive allemande qui avait rompu le front. Ils ont ensuite participé à la deuxième bataille de la Marne, à des opérations dans les Flandres Belges, en Champagne, en Picardie. Ils ont percé la ligne Hindenburg au prix de lourdes pertes.

Comment Valentin Bessi, cet humble combattant, a-t-il pu revenir vivant de ce déluge de feu et d'acier ? J'en suis toujours étonné.

Démobilisé le 8 août 1919, il a rendu la vareuse bleue, la grande tarte de laine noire ornée du cor de chasse en argent et a repris avec bonheur la vie civile. Il s'est marié avec Madeleine Barnoin, s'est installé au numéro 7 de la rue Bonaparte pour fonder un foyer et a été embauché comme employé de banque à la succursale que le Comptoir National d'Escompte de Paris avait ouvert, à Nice, avenue de la Gare.

Mon héro au sourire si doux n'avait pas un tempérament guerrier, il n'a jamais cherché à tirer gloire des faits d'armes auxquels il a participé. Il s'est contenté de faire une œuvre citoyenne. Il a raconté simplement et avec une grande humilité ce qu'il a vécu, le verbe rare, toujours pudique, l'œil souvent humidifié par le souvenir des amis qui ne sont pas revenus. Son engagement m'a fait comprendre le courage, l'abnégation, la patrie, les choix qui s'imposent aux hommes dans un univers absurde.

J'ai à mon tour raconté les histoires de Valentin à mes enfants puis, sentant le souvenir lentement s'éteindre, je les ai rédigées. Cela donne une nouvelle insérée dans les textes de la collection *d'aquì e d'aià* que je développe avec la maison d'édition Baie des Anges. Jean-Philippe Fighiera en a fait une excellente traduction en langue niçoise qui est présentée en regard du texte en français. *La montre du Diable Bleu* a pris place dans un recueil éponyme auprès des galéjades et des sentiments exotiques ramenés de l'île Maurice. Je suis certain que Valentin serait heureux de se retrouver entouré par ce joyeux tourbillon de vie.

Evoquer les souvenirs laissés par Valentin Bessi me conduit vers d'autres membres de ma famille aujourd'hui disparus et à certaines conséquences moins connues de la première guerre mondiale.

Les Années folles, rythmées par le charleston, ont tenté de faire oublier aux survivants les souvenirs trop prégnants de la grande boucherie mais elles n'ont, évidemment pas, apporté aux filles devenues adultes en 1919 ce qu'elles souhaitaient au fond de leur cœur : trouver un homme pour fonder un foyer. A côté des veuves de guerre, de nombreuses filles, par manque d'hommes, sont restées célibataires. Deux personnes de ma famille ont été contraintes à cette destinée : Angèle Banoin du côté maternel et Thérèse Auréglià du côté paternel. Angèle, la bonnetière du boulevard Jean-Jaurès, a vécu avec son père André Barnoin puis avec son frère Jean devenu veuf. Thérèse, la brodeuse, a passé sa vie la main crispée sur la manette d'une machine avec laquelle elle confectionnait des branches de mimosas, des oranges, des palmiers, des mickeys et des petits bateaux pour le bonheur des touristes. J'entends encore le bruit de la machine à broder dans la pièce de l'appartement familial où elle avait installé son atelier, au numéro 14 de la place du XV<sup>e</sup> corps. Joseph, Valentin, Madeleine, Angèle, Thérèse se sont éteints à la fin du XX<sup>e</sup> siècle dans une société d'une folle abondance après avoir vécu les privations et les souffrances provoquées par deux guerres successives. Ont-ils pour autant désespéré ou baissé les bras ? Ils ne m'en ont jamais donné l'impression et demeurent des repères dans notre société bousculée par une vague inédite de modernité.

Que cet article puisse faire vivre leur souvenir et, à travers eux, celui de leurs congénères que des centaines de familles niçoises conservent dans leurs cœurs.